

La représentation de Calcutta dans la littérature bengalie au XIX^e siècle

Philippe Benoît
INALCO



Synergies Inde n° 4 - 2009 pp. 23-30

Résumé : *Bien que Calcutta fût fondée à la fin du XVIII^e siècle, il faut attendre les années 1820 pour que Calcutta devienne un objet littéraire dans la littérature bengalie. A travers trois auteurs qui ont consacré des ouvrages à dépeindre la vie à Calcutta entre 1820 et 1860 - Bhabanicharan Banerji, Pyarichand Mitra et Kaliprasanna Sinha - on remarque que domine une représentation satirique de Calcutta. La satire est centrée sur le personnage du babu, incarnation des défauts et travers de la société coloniale, où la classe des « natives » au service des Anglais tient le haut du pavé. Cette classe de parvenus, fascinée par le mode de vie de ses maîtres, est brocardée pour ses défauts de nature morale, mais aussi pour son irrespect envers les traditions et les usages de la société hindoue. En ce royaume de l'argent qu'est la capitale coloniale au XIX^e siècle, sévissent une crise des valeurs et une remise en cause d'un ordre social, qui expriment une certaine perte d'identité. Bhabanicharan Banerji est animé par un souci de redressement moral et culturel, en réaction contre le réformisme religieux et social. Pyarichand Mitra veut avant tout stigmatiser les défauts d'une mauvaise éducation sur un fils de riche. Kaliprasanna Sinha est le plus purement satirique des trois - sans intention moralisatrice - et c'est à travers ses croquis de la vie animée de Calcutta, au milieu du XIX^e siècle, que l'on obtient les vues les plus authentiques et les plus savoureuses sur la grande métropole coloniale du British Raj.*

Mots-clés : *Calcutta - babu - littérature - bengali - satire*

Abstract: *Although Calcutta was founded at the end of the seventeenth century, it is only in the 1820s that Calcutta became an object of literary interest in Bengali literature. In the works of three writers, Bhabanicharan Banerji, Pyarichand Mitra et Kaliprasanna Sinha life in Calcutta between 1820 and 1860 is depicted in a satirical vein. The character of the babu is made fun of as an incarnation of the faults and failings of the colonial society in which the natives in the service of the English are in power. This class of parvenus, fascinated by the lifestyle of the masters is criticized not only for its moral failings but also for its lack of respect for traditions and customs of Hindu society. This kingdom of money which is the colonial capital of the nineteenth century, suffers from a crisis of values and a questioning of the social order which in turn is symptomatic of a certain loss of identity. Bhabanicharan Banerji is concerned*

with moral and cultural revival, a reaction against the religious and social reformist movements. Pyarichand Mitra seeks above all to stigmatize the faults of bad upbringing on the spoilt son of a rich man. Kaliprasanna Mitra is the most satirical of all three - devoid of any moralizing intent- and it is through his sketches of the animated life of Calcutta, in the middle of the nineteenth century that we get one of the most authentic and juicy views on the great metropolis of the British Raj.

Key words : *Calcutta - babu- literature - bengali - satire*

La fondation de Calcutta par Job Charnock, en 1690, n'eut pas aussitôt un quelconque retentissement dans la littérature de la langue de la région, le bengali, et encore moins d'influence sur la dite littérature. Charnock et ses compagnons de l'East India Company ne fondaient là qu'un comptoir commercial, dont l'établissement fut plutôt laborieux et hésitant. En cette fin du XVII^e siècle, le principal foyer culturel et littéraire du Bengale occidental était la région de Nadia, à une centaine de kilomètres au nord du site de Calcutta : depuis longtemps déjà y rayonnait un centre de culture brahmanique, où abondaient des écoles renommées d'enseignement traditionnel en sanskrit ; s'y trouvait aussi la capitale du renouveau vishnouïte bengali, inspiré par Sri Caitanya et ses disciples, le maître étant lui-même né à Nabadvip, dans la région, dans le dernier quart du XV^e siècle. Les foyers de culture musulmane étaient situés un peu plus au nord, à Murshidabad, capitale des nababs du Bengale, tributaires plus ou moins insoumis de l'empereur moghol, et à Dhaka, capitale de l'actuel Bangladesh.

Ce n'est qu'après la disparition totale du pouvoirs des nababs et la prise en mains du gouvernement de la région par l'East India Company elle-même, dans les années qui suivirent la victoire anglaise de Plassey (1757), que Calcutta commença à s'imposer comme centre incontesté du Bengale, sur le plan économique et politique d'abord, puis - encore que beaucoup plus lentement - sur les plans artistique, littéraire et intellectuel. Cette lente émergence de la ville coloniale comme centre de l'intelligentsia et des activités créatrices de l'esprit ne devint véritablement sensible qu'au cours du premier tiers du XIX^e siècle, soit plus de cent ans après sa fondation, avec l'établissement d'imprimeries, de journaux, d'institutions d'enseignement supérieur, de foyers artistiques importants. Cette situation nouvelle était due à l'influence et aux initiatives du colonisateur (telle la fondation du Government Sanskrit College en 1824) ou à la mobilisation de l'élite sociale, économique et intellectuelle locale (telle l'ouverture du Hindu College en 1817). Le colonisateur voyait son intérêt dans l'existence d'un vivier de « *natives* » éduqués pour les besoins de l'entreprise coloniale. D'autre part la maturation d'une nouvelle classe de la société bengalie, urbaine et d'éducation moderne et ouverte, vivant au contact d'Occidentaux, générait de nouvelles aspirations et une prise de conscience de la nécessité de créer les conditions pour que les nouvelles générations issues de cette classe puissent accéder à une éducation renouvelée, en prenant tout ce qui pouvait être jugé utile du modèle anglais - en particulier les sciences et l'histoire. Ce nouvel homme bengali savait lire et écrire, avait des aspirations et des goûts (jusqu'alors inédits parmi les Bengalis), qui ne pouvaient manquer de

susciter des formes artistiques et littéraires nouvelles, des débats intellectuels, des difficultés à accepter, à comprendre ces évolutions rapides, ces contacts novateurs, tendant à remettre en cause bien des fondements, des certitudes, des comportements de toute une civilisation.

Pour ce qui est du domaine de la littérature, la cause du changement le plus net fut certainement l'introduction de l'imprimerie en bengali au tout début du XIX^e siècle. De là naquit, qu'il s'agisse de l'apparition de journaux ou de l'impression de livres, un public de lecteurs de plus en plus nombreux, alors que jusqu'au début du siècle les Bengalis fréquentaient, connaissaient et appréciaient les textes littéraires essentiellement sous la forme de la récitation - dont il y avait des spécialistes - et de l'audition, qui avait toujours prévalu dans le monde indien.

Mais, malgré son influence considérable sur l'instauration d'une situation toute nouvelle dans le monde des belles-lettres, Calcutta - la grande ville moderne, née d'une initiative étrangère - ne devint « objet littéraire » elle-même, pour les Bengalis, que dans le persiflage, jusque vers la fin du siècle. C'est ce trait originel de la représentation littéraire de Calcutta chez les premiers écrivains - au sens moderne du terme - bengalis, au XIX^e siècle, que nous nous proposons d'observer ici.

Cette veine satirique fut exploitée principalement par trois écrivains, parmi les premiers prosateurs littéraires en bengali : Bhabanicharan Banerji, Pyarichand Mitra et Kaliprasanna Sinha.

Bhabanicharan Banerji, né en 1787, mort en 1848, était un fin lettré en sanskrit et en persan, et avait une excellente connaissance de l'anglais. D'abord employé important dans diverses maisons de commerce anglaises, il se fit connaître par son opposition au réformisme socio-religieux de Rammohan Roy, devenant le défenseur d'un conservatisme hindou sourcilieux, qu'il exprima dans l'organe *Samacar Candrika* (dont il fut l'un des principaux fondateurs en 1822). Il consacra dès les années 1820 le plus clair de son temps à écrire dans la presse bengali. C'est son refus des innovations dans les mœurs et les idées, dues au contact avec le colonisateur et à la séduction des idées réformistes dans le sillage de Rammohan Roy, qui le poussa à écrire une satire mordante de la vie des nouveaux riches bengalis de Calcutta, stigmatisés pour leur dépravation, leur singerie des *sahibs*, leur vanité de parvenus.

Son premier ouvrage satirique fut publié en 1823. Son titre même, *Kalikata Kamalalay*¹ - Calcutta, résidence de Lakshmi (la déesse de la richesse dans l'hindouisme), première occurrence du nom de la ville dans le titre d'un ouvrage en bengali - indique d'emblée l'ironie du regard posé par l'écrivain sur la grande ville. Inspiré par le mythe antique du barattage de l'océan lacté primordial, qui fut cause de l'apparition sur terre de très nombreuses richesses, l'auteur bengali voit en Calcutta une mer barattée par la guerre des Anglais et du nabab du Bengale : de ce barattage émergèrent aussi bien la douleur que la joie, de même que le barattage mythique - un des multiples épisodes de la guerre des dieux et des démons - avait fait apparaître les joyaux les plus précieux

et le nectar d'immortalité, mais aussi le terrible poison *kalakuta*². C'est sur les aspects négatifs de l'existence de la grande cité que Bhabanicharan, en vigilant censeur d'une modernité considérée comme une corruption, choisit d'exercer ses talents d'écrivain. En effet, à ses yeux, la capitale coloniale est l'incarnation de cette corruption qui gagne la société, la culture du Bengale. Toujours suivant le mythe, qui mentionne les animaux effrayants qui hantent le fond de l'océan, mis à jour par le soulèvement formidable des flots sous l'action de la baratte, il décrit Calcutta comme peuplée de requins et de crocodiles : les arrivistes, les affairistes qui ne pensent qu'à s'enrichir, faisant fi de toute considération morale, de tout respect vis-à-vis de l'héritage socio-culturel.

Mais *Kalikata Kamalalay* n'est pas une critique uniquement négative de la grande ville où circulent abondance de richesses et nouvelles mœurs. L'œuvre de Bhabanicharan se présente en effet sous la forme d'un dialogue entre un habitant de Calcutta et un visiteur fraîchement arrivé dans la ville. Tandis que l'étranger relève ce qui le choque le plus vivement dans la vie de la cité, le « Calcuttan » donne dans l'apologie, en tentant de minimiser les travers dénoncés par son interlocuteur, au profit des aspects jugés positifs de la vie en ce monde urbain trépidant.

On trouvera des échos du *Kalikata Kamalalay* dans le court texte intitulé *Babu* de Bankim Chandra Chatterji, dont la traduction française est donnée dans ce numéro. Bhabanicharan, dès le début des années 1820, qui virent la véritable éclosion de la nouvelle classe des *bhadra lok* de Calcutta, dont le *babu*³ est l'image familière et triviale, mélange de distinction et de grotesque, évoquait malicieusement par exemple la bibliothèque du *babu*, remplie des meilleurs livres en persan, en anglais et en arabe, soigneusement rangés dans une armoire vitrée, d'où ils ne sortent jamais, à l'abri pour des siècles de toute dégradation, puisque personne ne les touchera jamais !

Difficile de dire qui précisément est le porte-parole de l'auteur, comme beaucoup ont voulu le faire. Il semble en fait plus sensé de discerner dans la forme même du dialogue l'expression d'une vision partagée en deux approches difficilement conciliables, que Bhabanicharan et bon nombre de ses contemporains avaient sur leur ville. En fait, l'habitant reconnaît que la plupart des « Calcuttans » sont des jouisseurs, des opportunistes, des sots, prompts à oublier leur culture pour mieux profiter des occasions d'enrichissement et de plaisir offertes par la nature coloniale de leur cité. Mais cette vision seulement pessimiste ne reflète selon lui que très partiellement, très injustement, la réalité plus complexe d'un monde où se confrontent deux tendances : à côté des nouveaux riches avides de toutes les jouissances, de ces esprits qui se laissent trop facilement convertir aux valeurs étrangères, il y a bon nombre de Bengalis pour demeurer solidement attachés à leur patrimoine culturel, à leur religion, pour qui le fait d'apprendre l'anglais n'est qu'une question pratique, et non la première étape sur le chemin d'un idéal de réforme.

On sent l'auteur moins à l'aise lorsqu'il s'agit de trouver une réponse à l'accusation de vanité formulée à l'encontre de l'élite des habitants de Calcutta, trop sensible à la flagornerie, cultivant de manière exagérée l'esprit de cabale. Et l'œuvre se

termine sur l'évocation de la vie difficile des brahmanes pauvres, bénéficiant de fort peu de considération, qui accomplissent les rites religieux chez les riches Bengalais. On comprend que le but de l'auteur, en composant ce dialogue sur Calcutta, n'est pas tant de donner une image de la ville elle-même que d'opposer à la veulerie ou à l'aveuglement d'une certaine classe la dignité et l'inquiétude d'une autre.

Les deux autres œuvres de Bhabanicharan, *Nabababubilas*, « Les Gaietés du nouveau babu » (1825), et *Nababibibilas*, « Les Gaietés de la nouvelle bibi⁴ » (1831), rompent avec l'équilibre du premier livre. Le regard sur Calcutta se fait presque uniquement satirique, relevant uniquement les défauts de la classe des parvenus qui tient le haut du pavé, entourée de toute une meute de courtisans et de parasites sans scrupules. Comme les titres l'indiquent, nous sommes dans le domaine de la caricature la plus acerbe.

Pyarichand Mitra, né en 1814, mort en 1883, avait reçu une éducation en bengali et en persan, avant d'être admis au Hindu College, pépinière de l'intelligentsia bengali de l'époque, en 1827. Elève du fameux Derozio, qui fut le mentor des « Young Bengal », il travailla une bonne partie de sa vie comme bibliothécaire à la Calcutta Public Library, tout en réussissant une belle carrière dans les affaires et dans le domaine de l'action publique (il fut le premier Municipality Commissioner de Calcutta en 1847). D'intérêts très éclectiques, il fut actif dans de nombreux domaines, de l'horticulture au spiritisme. Mais c'est surtout comme publiciste et écrivain qu'il passa à la postérité, sous le pseudonyme de Tekchand Thakur.

Nous ne nous intéresserons ici qu'à son œuvre satirique intitulée *Alaler Gharer Dulal*, « Le Fils de riche trop gâté » (1858)⁵, qui croque avec humour le monde des riches habitants de Calcutta entourés par leurs cohortes de flatteurs et profiteurs.

Le récit est sous-tendu de part en part de l'esprit didactique, omniprésent dans la littérature en prose du XIX^e siècle. Comme l'auteur l'écrit dans la préface en anglais de la première édition de son livre, son but principal est de montrer « the pernicious effects of allowing children to be improperly brought up ». Bien qu'on parle souvent d'*Alaler Gharer Dulal* comme d'un des tout premiers romans bengalis, il s'agit bien plutôt d'une juxtaposition de croquis satiriques dont les personnages n'atteignent certainement pas l'épaisseur romanesque. Ce texte est surtout remarquable comme première œuvre écrite en *calit bhasa*, en bengali courant proche de la langue parlée à Calcutta - critiqué ou loué en son temps pour cette audace linguistique novatrice.

Les mésaventures du héros, héritier frivole d'une grande famille, nous entraînent depuis le monde des écoles, des tribunaux et de la police de la grande ville, jusque sur les ghâts de Bagbazar où l'on surprend la conversation des femmes qui pestent contre leurs belles-mères, belles-sœurs et belles-filles. On y est invité à rire de ces nouveaux riches dépourvus d'éducation et de bon sens. Mais ici aussi la dénonciation du ridicule est équilibrée par l'existence d'un personnage intelligent, sensé et instruit, le frère cadet du *dulal*.

L'objet de Pyarichand Mitra n'était pas, comme dans le cas de son prédécesseur, de réprouver des comportements dans le but de promouvoir un ressaisissement

culturel et moral, mais plus franchement de se moquer des travers d'une société où l'argent avait trop ostensiblement pris le pas sur la culture, le dandysme sur l'intelligence. On remarquera que son œuvre était principalement destinée à l'instruction des jeunes filles.

Alalaler gharer dulal ne dépeint pas précisément la société contemporaine des années 1850-1860. Le Calcutta et la société des nouveaux riches que ce livre stigmatise se situeraient plutôt dans les années 1820, à une époque où les effets du contact avec l'éducation et les mœurs occidentales étaient beaucoup moins avancés - un temps situé avant l'avènement des élèves du Hindu College, dont Pyarichand Mitra était lui-même un représentant, au faîte de la vie sociale et intellectuelle du Bengale colonial.

Cet ouvrage connut un grand succès en son temps. Le fils de l'auteur, Hiralal Mitra, en fit une adaptation pour le théâtre, publiée en 1869, puis jouée pour la première fois sur la scène du Bengal Theater en janvier 1875. En 1882-1883, une traduction anglaise, due à Narendranath Mitra, fut publiée par épisodes dans le *Journal of the National Indian Association*, sous le titre *The Spoilt Boy*. En 1893, une autre traduction anglaise, œuvre de G. D. Oswell, parut, sous forme de livre intitulé *The Spoilt Child : A Tale of Hindu Domestic Life*.

Kaliprasanna Sinha, né en 1840, mort en 1870, issu d'une famille influente de Calcutta, lui aussi produit du Hindu College, est surtout connu comme le premier traducteur moderne en bengali du *Mahabharata* et l'auteur de *Hutom Penchar Naksha*, « Les Sketches du hibou Hutom » (1862-1864)⁶. Cette satire enlevée de la vie à Calcutta exhibe bien des bizarreries, des absurdités du comportement des *babu*, la nouvelle élite de la société bengalie urbaine, fascinée par les mœurs et la culture occidentales. Là aussi l'audace linguistique donne au récit une saveur particulière, comme si nous avions un témoignage du bengali parlé dans les rues de Calcutta, toutes classes confondues, vers le milieu du XIX^e siècle.

Kaliprasanna Sinha fait craquer le vernis de civilisation et de raffinement qui donne au *babu* sa belle apparence pour montrer la brutalité et l'avidité à l'œuvre chez cette classe de parvenus. La dépravation des mœurs est aussi stigmatisée dans les *Sketches* : tel personnage, sous l'empire de la boisson, roue de coups son père, en expliquant à sa mère que, si celui-ci meurt, il lui fournira un nouveau mari (allusion directe à la campagne menée par Vidyasagar pour l'autorisation du remariage des veuves hindoues⁷). Ailleurs la critique vise les débordements qui accompagnent et pervertissent les cérémonies de la Durga Puja : en tout irrespect de l'usage, les prêtres sont négligés au profit des amis et relations à qui l'on offre des boissons alcoolisées ; des visiteurs se présentent devant les effigies divines avec leurs chaussures aux pieds et les offrandes traditionnelles ont été remplacées par des sandwiches !

Ces quelques lignes en traduction donneront une idée du ton et du regard acéré sur cette Durga Puja, la plus grande fête hindoue au Bengale, devenue, dans le Calcutta du XIX^e siècle, plus qu'une fête religieuse une occasion sociale d'étaler ses richesses... et ses travers :

« Des deux côtés de la représentation divine⁸, l'association du « bigot hypocrite » et du « nabab nain » est très réussie. Le bigot hypocrite est gras comme un chien d'équarisseur - avec une bedaine ronde comme une tomate - une mèche de cheveux bien touffue nouée sur son crâne rasé - une guirlande au cou et plusieurs amulettes d'or en forme de petits tambours - cheveux et moustache teints - vêtu d'un *dhoti* à bordure noire [...]. Tout cassé par l'âge - il a dépassé les quatre-vingt l'an dernier - il n'en est pas moins vif. Il jette des regards en coin sur les femmes des honorables maîtres de maison, tout en tournant dans ses mains les grains de son rosaire vishnouïte [...] Quant au nabab nain - certes de belle apparence - le teint aussi clair que du lait coloré d'une goutte de vermillon - peigné à la prince Albert - le cou rentré dans les épaules comme un cochon chinois - mouchoir rouge et canne à la main [...]. A première vue, un vrai prince du sang, mais, les présentations faites, petit-fils de tisserand. »⁹

De nombreux témoignages contemporains montrent que ces faits ne sont pas inventés de toute pièce, produits de l'exagération littéraire.

Ainsi donc ces trois écrivains ont donné de Calcutta une image très proche, focalisée sur la représentation d'une élite à l'âme dévoyée par la vénalité. La référence mythologique appuyée que nous avons relevée chez le premier, Bhabanicharan Banerji, où les troupes anglaises et celles du Nabab jouent le rôle des dieux et des *asura* barattant l'océan primordial dont le produit est Calcutta, avec ses joyaux et ses monstres, donne peut-être une indication pour comprendre pourquoi les écrivains bengalis du XIX^e siècle se sont peu intéressés à leur nouvelle capitale, si ce n'est pour brocarder les défauts de son élite indigène, la classe des *babu*¹⁰. C'est le symptôme d'un malaise à l'égard d'une ville créée entièrement pour l'enrichissement personnel, pour l'exploitation de tout un pays ; à l'égard d'une classe dominante toute constituée dans le service du colonisateur britannique et dans le profit du système colonial prédateur. Une ville que les Bengalis n'avaient pas créée, ou du moins qu'ils répugnaient à reconnaître comme authentiquement leur, puisqu'y régnaient des valeurs si peu glorieuses, pouvait-elle aisément inspirer les écrivains du pays ? D'autant qu'en cette période des origines de la littérature bengalie moderne le fait de choisir d'écrire en bengali ne pouvait guère venir que d'individus fortement attachés à une identité culturelle que précisément l'ambiance et les mœurs de la grande cité mettaient à rude épreuve.

Bibliographie

Banerjee, Sumanta, *The Parlour and the Streets, Elite and Popular Culture in Nineteenth Century Calcutta*, Calcutta, Seagull Books, 1989.

Banerji, Bhabanicharan, *Rasaracanasamagra*, Kalikata, Nabapatra Prakasana, 1987.

Chaudhuri, Sukanta, éd., *Calcutta, The Living City*, vol. I : *The Past*, Calcutta, Oxford University Press, 1990.

De, Sushilkumar, *Bengali Literature in the Nineteenth Century*, Calcutta, Firma K.L.M., 1962.

Ghosh, J.C., *Bengali Literature*, London, Curzon Press, et Totowa, Rowman and Littlefield, 1976 (1ère éd. Oxford, Clarendon Press, 1948).

Sen, Sukumar, *Bangala Sahityer Itihas*, vol. 3 1801-1880, Calcutta, Ananda Publishers, 1994.

Sinha, Kaliprasanna, *Satik Hutom Penchar Naksha*, Calcutta, Subarnarekha, 1991.

Thakur, Tekchand, *Alaler gharer dulal*, Dhaka, Barna Bicitra, 1994.

Notes

¹ L'ouvrage mêle prose et vers, mais il est considéré avec raison comme un des tout premiers ouvrages originaux en prose littéraire de la littérature bengali. Ce caractère pionnier en fait un précurseur des deux auteurs présentés ci-dessous.

² Précisons pour le lecteur non bengalisant que ce nom n'a rien avoir avec celui de Calcutta.

³ Du terme *babu*, on ne peut donner qu'une traduction très approximative : quelque chose comme gentleman, avec souvent une connotation de dérision ; dans d'autres contextes, *babu* désigne clairement un employé de bureau indigène au service des Anglais. Il s'utilise aussi ajouté à un nom hindou, comme marque honorifique.

⁴ *Bibi* signifie femme, épouse; le mot est en usage dans les milieux musulmans ; il a bien sûr une connotation péjorative dans l'usage qu'en fait l'auteur.

⁵ Le texte parut d'abord en feuilleton dans le magazine *Masik Patrika*, en 1855-1857.

⁶ L'édition de 1864 ajoute ce sous-titre anglais : *Sketches by Hootum Illustrative of Every Day Life and Every Day People*. Sukumar Sen, historien de la littérature bengali, pense que Kaliprasanna Sinha n'est pas le véritable rédacteur des *Sketches*. Selon lui, il n'aurait fait que superviser et amender par-ci par-là un texte écrit par Bhuban Chandra Mukhopadhyay (1842-1919). Le hibou est celui qui voit la nuit.

⁷ Cela n'implique nullement que l'auteur ait été hostile à cette réforme de la société hindoue ; il faut garder à l'esprit que, dans ces textes satiriques, particulièrement dans *Hutom*, prime le parti pris de moquer et de rire, sur celui d'exprimer des idées.

⁸ De la déesse Durga.

⁹ *Hutom*, pp. 35-36. Pour une plus ample idée du contenu de cette œuvre, voir ci-dessous « Le bengali du *Hutom Pencha* » de Chandrasekhar Chatterjee.

¹⁰ On lira ci-dessous la traduction du non moins satirique *Babu*, de Bankim Chandra Chatterji (1838-1894).